

Andreï Guelassimov

LA ROSE DES VENTS

*Roman traduit du russe par
Raphaëlle Pache*

extraits

ÉDITIONS —
— DES S —
— YRTEs

Titre original :

Roza vetrov

© Andreï Guelassimov, tous droits réservés.

Les droits de publication de cet ouvrage ont été acquis par
l'intermédiaire de l'agence littéraire ELKOST Intl. Literary Agency.

© Éditions des Syrtes, 2021, pour la traduction française.

Éditions des Syrtes, 14, quai Bezanson-Hugues
1204, Genève, Suisse
www.editions-syrtes.com

*Je dédie ce livre à mon père, V. A. Guelassimov,
premier-mâitre dans la flotte du Pacifique.*

*L'auteur exprime sa profonde gratitude envers
A. M. Treouchnikov, sans qui ce livre aurait pu
ne jamais voir le jour.*

PARTIE I

Chapitre 1

Il la remarqua presque tout de suite. Il était difficile de ne pas noter la présence de cette jeune femme. Si toutes les autres dames avaient le plus grand mal à se faufiler entre les sièges, en raison de leurs crinolines à la mode, elle, en revanche, glissait comme une anguille à travers le parterre animé. À l'évidence, elle avait emprunté sa robe à sa grand-mère. Nevelskoï se rappelait la naïveté des lignes droites des tenues de l'époque où son père était encore en vie et où sa parentèle venue de tout le district se réunissait à Drakino, à l'occasion des fêtes familiales. Les hommes étaient vêtus d'uniformes de la Marine et les dames portaient justement ces robes, déjà démodées en ce temps-là. Les nouveautés que constituaient les larges jupes et les corsets ne se pressaient pas d'effectuer le trajet qui séparait Saint-Petersbourg du gouvernement de Kostroma.

Quoiqu'il régnât dans ce théâtre de même que, bien entendu, dans l'ensemble de la ville, un type de beauté méridional, l'inconnue se distinguait aussi sur ce plan-là. Elle ressemblait à ces beautés berbères à demi-sauvages qu'on croisait dans le port d'Alger et sur lesquelles, audacieux, les maîtres principaux russes de l'*Ingermanland* se retournaient à s'en faire craquer les vertèbres. Dès Naples, le ministre plénipotentiaire russe avait mis en garde les officiers de l'escadre méditerranéenne contre ces sauvageonnes. Il soutenait qu'elles se donnaient le nom d'*amazigas* et, selon lui, il y avait fort à parier que ce terme trouvât son origine dans les légendes amazones. Vrai ou faux? Impossible

de vérifier l'information, toutefois après l'escale d'Alger, il manquait trois marins parmi les hommes de rang et les sous-officiers sur la corvette *Ménélas*, et un garde-marine avait disparu sur le *Prince de Varsovie*.

Pour sa part, en dépit de ses trente-trois ans, Nevelskoï sommeillait quelque peu de ce point de vue-là. Sa position auprès du vice-amiral Lütke¹ et son rôle particulier sous ce pavillon n'auraient souffert aucune débauche de cet ordre, cependant même sans cela, les navires étaient pour lui plus compréhensibles, plus beaux et même, en un certain sens, plus féminins que nombre de dames de sa connaissance. Les jeunes femmes, ces créatures aussi délicates et fragiles que la porcelaine, le désorientaient systématiquement, comme si elles le prenaient au dépourvu. En leur présence, il s'inquiétait, de cette inquiétude affolée qui saisit sans doute un être ordinaire, peu au fait de la délicatesse de l'art, à qui l'on confierait soudain un antique vase chinois, en le priant de le tenir quelques minutes en équilibre, non sans lui en avoir annoncé le prix. Cela étant, pareille inquiétude suffisait à indiquer que la somnolence de Nevelskoï en la matière était un état nécessairement transitoire dont il sortirait sans encombre.

L'inconnue qui stupéfia ce soir-là le théâtre de Lisbonne ne portait ni sur la tête ni sur la poitrine le semis de pièces d'or qui caractérisait les beautés fatales d'Afrique du Nord, pourtant le regard insolent allumant le noir luisant de ses prunelles trahissait le désir sauvage et quelque peu déplacé dans cet opéra d'être une amazone. Pendant l'entracte, une précieuse voulut se rendre au buffet et resta coincée dans l'embrasure de la porte en raison du diamètre incroyable de ses jupons, auquel elle ne s'était manifestement pas encore accoutumée. Le monsieur en queue-de-pie qui l'accompagnait perdit visiblement contenance, car il ne pouvait atteindre la main de la dame sans en violer l'espace souverain. Alors, faisant fi des bonnes manières, la sauvageonne vêtue de sa vieille robe ridicule donna une bourrade dans le dos de l'élégante devenue cramoisie tant elle était embarrassée, ce

1. Fiodor Petrovitch Lütke (1797-1882), navigateur ayant effectué le tour du monde à deux reprises, explorateur de l'Arctique orientale, amiral, président de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, l'un des fondateurs de la Société russe de géographie. (*Sauf indication contraire, toutes les notes sont de l'auteur.*)

qui la projeta dans le couloir, bouchon expulsé de l'étroit goulot d'une bouteille de champagne.

— Il s'agit de...?! glissa discrètement à Nevelskoï le jeune, voire juvénile officier assis à côté de lui.

— Vous parlez de musique, Votre Altesse Impériale? Je n'y entends pas grand-chose.

— Oui, oui, ricana son interlocuteur. Je parlais bel et bien de musique.

Nevelskoï n'aimait pas l'opéra. Du temps où il était garde-marine, il se faisait systématiquement porter pâle quand on conduisait le corps de la Marine au théâtre. Il était oppressé par le caractère pompeux de la décoration et la nécessité de rester assis sans bouger, mourant d'ennui devant tout ce qui se déroulait en scène. Il ne comprenait absolument pas pourquoi ces êtres gras et laids, au visage fardé, devaient sortir des coulisses, puis y rentrer, sans cesser de brailler à pleine gorge et d'agiter les bras. N'eût été cette amazone en robe démodée qu'il continuait désormais à observer depuis son siège, après que le rideau se fut relevé, la soirée aurait menacé de se résumer à cet ennui mortel et à un dos engourdi comme après une garde éprouvante. Même quand l'enthousiasme de la salle se déchaîna, devant un chœur de loqueteux enchaînés, Nevelskoï regardait la jeune fille et non la scène. À la différence de toutes les autres dames, elle était venue seule. Le siège voisin de l'amazone était vide.

— Il n'y a personne avec elle, Guennadi Ivanovitch, lui chuchota soudain, exactement comme l'aurait fait un enfant, l'officier qui gigotait à côté de lui.

— Vous devriez plutôt savourer l'opéra, Votre Altesse Impériale. C'était votre idée, entre nous soit dit.

Mais le grand-duc Konstantin¹, dont Nevelskoï répondait sur sa propre tête depuis près de dix ans devant le vice-amiral Lütke, dirigeait de moins en moins ses yeux vers la scène. Les regards des deux officiers, tels ceux de deux canonniers vigilants, semblaient évaluer la distance et la trajectoire jusqu'à la cible, chercher à tâtons le point faible de son bord. La jeune femme

1. Le grand-duc Konstantin Nikolaïevitch (1827-1892) est l'un des fils de Nicolas I^{er} et d'Alexandra Fiodorovna, frère cadet de l'empereur Alexandre II. Homme d'État remarquable, il a effectué près de cinquante expéditions maritimes et fut l'élève de Guennadi Nevelskoï.

perçut enfin l'attention dont elle était l'objet et sa tête, sur un infime frémissement, se tourna dans leur direction. Konstantin, qui avait eu dix-huit ans six mois plus tôt et qui était habitué à ne voir qu'humilité et respect dans les yeux des jeunes filles de son âge, se heurta à une malice et une provocation telles qu'il en eut le souffle coupé. La sauvageonne posait sur lui le regard franc, direct, qu'elle aurait eu s'ils ne s'étaient pas trouvés dans un théâtre mais s'étaient rencontrés en pleine forêt, émergeant tous deux d'entre les arbres, de part et d'autre d'une clairière inondée de soleil. Assis au croisement de leurs regards, un vieil homme aux longs favoris fournis se retourna et secoua la tête d'un air réprobateur, mais Konstantin se contenta de se décaler sur la gauche, pour que les favoris ne lui masquassent pas le regard espiègle de l'amazone.

— L'opéra, Konstantin Nikolaïevitch, lui souffla Nevelskoï. Nous sommes venus écouter un opéra...

Entre-temps, un tintamarre fait de hurlements prolongés avait débuté sur scène : les loqueteux enchaînés s'étaient libérés et rouaient de coups leurs anciens asservisseurs, sans discernement aucun. Toutefois, même cette animation n'était pas en mesure de distraire le jeune homme. L'amazone et lui continuaient de s'entregarder. Elle avait ostensiblement pivoté vers lui, refusant à l'évidence de s'incliner à ce jeu.

Nevelskoï balaya des yeux le parterre, puis les loges. Personne, à l'exception du vieil homme aux favoris, ne semblait prêter attention au jeune officier russe et à l'étrange jeune femme. Tous les spectateurs étaient accaparés par le raffut sur la scène. Soupirant de soulagement, Nevelskoï s'adossa à son fauteuil et ferma les yeux. Avec ses multiples balcons, le théâtre lui évoquait un navire de ligne. Ce constat l'apaisait, le berçait, et il n'y eut rien, jusqu'à la musique ronflante, qui ne lui parut retentir de façon plus intelligible.

Les lanternes qui papillotaient dans la pénombre et encadraient la loge royale lui rappelaient les feux de navigation à la poupe de l'*Ingermanland*, souvenir qui amena Nevelskoï à se sentir presque comme chez lui.

Cela étant, dans l'instant qui suivit, il se remémora le prédécesseur de l'actuel navire de ligne et se renfrogna. Le bateau ainsi baptisé précédemment avait été mis à l'eau seulement trois années plus tôt, mais il s'était échoué sur les rochers du rivage

norvégien lors de sa toute première expédition. À peine sorti des chantiers navals d'Arkhangelsk, il n'était même pas parvenu à regagner Kronstadt. Au cours des vingt-quatre heures pendant lesquelles sa charpente à demi coulée fut bringuebalée à quinze milles des côtes norvégiennes, près de quatre cents personnes périrent sur les neuf cents que comptaient l'équipage et les passagers. Parmi les victimes figuraient presque toutes les femmes et presque tous les enfants présents à bord. D'après les récits des survivants, nombre de ces malheureux, anéantis par le désespoir, la soif et un épuisement indescriptible, s'étaient jetés d'eux-mêmes à l'eau depuis les haubans¹ du mât de brigantine, où s'accrochaient des grappes humaines. Ce mât était demeuré l'ultime partie encore émergée du navire, qui avait tenu plus de vingt-quatre heures dans cette position en raison de nombreux tonneaux vides dans sa cale. S'ils ne s'y étaient trouvés, les neuf cents personnes auraient trouvé la mort cette nuit-là.

Les témoins racontaient comment les vagues qui déferlaient en travers du pont avaient arraché une chaloupe à ses fixations et l'avaient projetée sur la plage arrière², tuant sur le coup plusieurs dizaines de personnes. En tentant de passer sur la poupe, la fille du colonel Borisssov, que Nevelskoï connaissait de loin pour l'avoir croisé au ministère de la Marine, emmêla sa longue tresse dans la dame de nage métallique de la chaloupe brisée et, en quelques minutes seulement, fut broyée contre les structures du pont et l'espar³. Selon les dires, elle poussa des cris stridents, et ceux qui tentèrent de la sauver, éparpillés de tous côtés par l'espar, furent décapités comme par une guillotine.

Au souvenir du sort de la pauvre fillette, Nevelskoï inclina la tête et pressa les doigts sur ses tempes. En cet instant, sur scène, la situation s'était déjà arrangée. On avait enfin mis la main sur une femme à l'allure de traîtresse, auteure jusqu'alors des

1. Cordages servant à étayer les mâts.

2. Plate-forme la plus élevée, ou pont, à la poupe d'un bateau à voiles, où se trouvaient les chefs de quart. La plage arrière était considérée comme une place d'honneur sur un navire: c'était de là qu'on lisait les manifestes, ordres et sentences devant l'équipage aligné.

3. Élément du gréement des navires qui sert à positionner et manœuvrer les voiles (drapeaux, signaux, etc.).

principales machinations, et on l'avait conduite pour repentance devant les anciens enchaînés.

Nevelskoï examina à nouveau le théâtre apaisé et se le figura comme une cale gigantesque, soudain remplie d'une eau glaciale déferlant par toutes les portes : dans un lourd grincement, le théâtre chavire, les amateurs d'opéra, qui se cramponnent pourtant aux rambardes, commencent à tomber des loges. Grâce à leurs crinolines gonflées, les dames se maintiennent pendant un certain temps à la surface, comme sur des bouées, mais leurs innombrables jupons s'imbibent d'eau et les entraînent inéluctablement vers le fond, là où, sous d'épaisses couches brunâtres, se sont dissimulés les fauteuils du parterre. Les hommes réussissent encore un certain temps à garder la tête hors de l'eau, cependant le plafond à moulures avec son lustre étincelant se rapproche toujours plus, l'air vient à manquer et, finalement, privé de stabilité, le théâtre se retourne, quille en l'air. Alors, depuis les fauteuils qui se retrouvent dorénavant à l'envers, des tonnes d'eau s'abattent sur la tête de ceux qui avaient réussi à se maintenir à flot, et les cadavres des infortunés qui ont bu la tasse sur leurs sièges dès les premiers instants culbutent par dizaines.

À l'époque, un brick battant pavillon anglais s'était approché du navire de ligne en détresse. Les malheureux crurent leur salut tout proche, mais le Britannique vira de bord et s'en fut. Le capitaine anglais avait une conception bien à lui de l'honneur maritime.

Les vieux matelots prétendirent ensuite que le naufrage avait servi de châtement au commandant Treskine, coupable d'une cruauté excessive. Pendant ses années de service, il s'était piteusement illustré dans toute la flotte de la Baltique par les tortures qu'il infligeait aux hommes de rang et aux sous-officiers. Néanmoins, quel rôle jouaient alors dans ce scénario la fillette de dix ans et les quatre cents autres victimes ? Les superstitieux matelots ne le précisaient pas. Sans compter que le capitaine de premier rang Treskine et sa femme se tirèrent sains et saufs de ce naufrage.

Nevelskoï se prit à songer aux subordonnés qu'il avait lui-même punis. Il ressortait qu'au cours de ce seul voyage, il avait ordonné au minimum sept châtements corporels, en conséquence de l'un desquels, un matelot avait eu besoin de soins pendant quatre jours. En cherchant à se remémorer son nom,

Nevelskoï se rendit compte qu'il ne se rappelait même pas la faute commise. Tout portait à croire qu'il s'agissait de quelque impair assez insignifiant, fort probablement symbolique – un crachat sur le pont, par exemple, ou un empiètement accidentel sur la plage arrière droite. Il ne put préciser davantage ses souvenirs. De même que les serfs sur le domaine de sa mère, les hommes de rang et les sous-officiers n'étaient pas tout à fait humains à ses yeux. Pendant un congé à Drakino, avant son avancement au premier grade d'officier, il avait été sincèrement étonné en apprenant les souffrances amoureuses d'une jeune domestique. Jusqu'alors, il était totalement convaincu que les serviteurs ne pouvaient éprouver que la faim, la soif, le désir de voler et le besoin d'assouvir les exigences de la physiologie. Pourtant, au cours de cet hiver enneigé de 1836, la servante de sa mère avait souffert de façon réelle et tout à fait tangible, après s'être amourachée d'un homme comme si elle était une véritable personne, faite des sentiments et des émotions que l'on trouvait couramment chez les humains.

Par la suite, pendant une année entière, Nevelskoï repensa de temps à autre à la mort de cette jeune fille qui s'était noyée dans une trouée d'un lac gelé, cherchant à éclaircir pour lui-même tant la nature de la souffrance que les portes de la mort entrouvertes par cette souffrance, sans pour autant parvenir à se réconcilier avec la pensée de la finitude de sa propre existence, jusqu'à ce qu'il se rapprochât d'un maître d'équipage du nom d'Andriouchkine, qui servait à son côté sur la frégate amirale *Bellone*. Malgré des origines tout ce qu'il y avait de paysannes, ce bosco se distinguait par une inclination nettement prononcée pour la philosophie. Et par ailleurs, il n'avait pas lu un seul livre : on ne l'avait jamais vu tenir non seulement un ouvrage philosophique, mais pas même de ces romans boulevardiers dans le genre de *Charlotte la magnifique, terrible chef cosaque*. Sa conception de la vie et de la mort, il l'avait élaborée tout seul.

On se mit soudain à frapper des timbales dans l'orchestre, et Nevelskoï sortit de sa profonde méditation. À côté du sien, le fauteuil du grand-duc était vide. Sans même prendre le temps de s'étonner, il se leva mécaniquement de son siège et tourna la tête. Grommelant des excuses et remisant sa lorgnette dans sa poche, Konstantin se dirigeait vers la sortie, déjà à une dizaine

de mètres de lui. Nevelskoï entreprit aussitôt de le suivre. Par une voie parallèle, mais bien plus proche de la porte, l'amazone en robe démodée se frayait un chemin parmi les crinolines et des exclamations irritées. Le grand-duc se hâtait visiblement à sa suite. Pendant ce temps, une foule de braillards obligeait la scélérate à boire du poison dans un hanap aussi volumineux qu'un seau.

À une ou deux reprises, Nevelskoï marcha sur le pied de quelqu'un, l'une de ses victimes le poussa ostensiblement en réponse, sans toutefois qu'il ralentisse le pas. Il était hors de question qu'il laisse partir seul le fils de l'empereur dans une capitale étrangère. C'était absolument exclu. Retourner sur le bateau sans Konstantin, c'était comme perdre en même temps l'*Ingermanland* et les deux corvettes. L'escadre russe dans son entier, soit mille cinq cents matelots, maîtres principaux et officiers, n'avait pas la moindre signification sans ce jeune homme. Si on les avait tous réunis et envoyés en mer Méditerranée, c'était uniquement pour lui. Ici, à Lisbonne, il était à proprement parler la Russie. Cette sortie au théâtre tous les deux, qui plus était totalement incognito, contrevenait radicalement à toutes les consignes du vice-amiral Lütke et aux protocoles régissant la réception officielle des membres de la maison impériale russe par la cour portugaise. Pourtant le grand-duc s'était mis en tête d'aller à l'opéra. Et forcément de façon à ce que personne n'en sache rien, ni sur le navire, ni dans le gouvernement lisboète.

— Aussi intrepide qu'un Hâroun ar-Rachîd... grommela Nevelskoï dans sa barbe. Mais qu'est-ce que c'est donc que ça!

À la sortie de la salle, il dut batailler de toutes ses forces contre une lourde portière dans laquelle il s'emmêlait sans parvenir à atteindre la porte dissimulée derrière.

Ayant parcouru au pas de course le foyer désert où seul retentissait l'écho de ses pas, Nevelskoï bondit du théâtre sous les voûtes cintrées du balcon. Une petite place, mal éclairée, s'ouvrait devant lui comme une paume : personne aux alentours. Il n'y avait pourtant absolument nulle part où se dissimuler. Plutôt serrées les unes contre les autres, des maisons de quatre étages dessinaient le pourtour de la place. Un escalier de pierre grimpait sur la gauche de Nevelskoï, qui s'était immobilisé sous une arcade. Il conduisait visiblement à une promenade plantée d'arbres et de fleurs. C'était en tout cas de là que se propageaient,

sur toute la place, des vagues d'une fragrance si suave que l'officier de marine, accoutumé à la seule odeur du bois gorgé de sel, se figea, étourdi, l'espace d'une seconde. Quand le grand-duc et lui étaient entrés dans le théâtre, ce soir-là, ces arômes méridionaux n'étaient pas aussi puissants, cependant, de toute évidence, il avait beaucoup plu depuis, et la nuit printanière, étouffante sous ces latitudes, était désormais plus abondamment imprégnée de parfums que les crinolines de ces dames au théâtre. L'odeur familière de la mer flottait néanmoins jusque-là, depuis le port tout proche.

Une petite allée débouchait sur la place, à droite de Nevelskoï, où Konstantin aurait très bien pu s'élançer à la poursuite de l'amazone qui l'avait affriolé, toutefois l'artère était encombrée d'équipages attendant la fin de la représentation. Après avoir fait quelques pas sur les dalles ruisselantes d'eau, en direction d'un petit bassin carré au centre de la place, Nevelskoï s'arrêta, faute de savoir où aller, puis il se retourna et, sans trop savoir pourquoi, regarda le balcon au-dessus de l'entrée du théâtre, comme si le jeune homme disparu avait pu, en quelques secondes, y grimper dans le sillage de sa farouche fugitive. Naturellement, il n'y avait personne là-haut, sauf si le grand-duc et sa polissonne avaient décidé de se cacher de Nevelskoï en s'accroupissant derrière la massive balustrade. Dans l'obscurité, il aurait effectivement été difficile de les distinguer derrière le ventre rebondi des balustres.

Comprenant que c'était absolument impossible et qu'il n'agissait ainsi que sous l'empire du désespoir, Nevelskoï n'en gravit pas moins à toute allure l'escalier de pierre menant à la promenade, afin de jeter un œil sur le balcon où, comme de bien entendu, il ne vit personne. Sur la promenade elle-même, entre les innombrables platanes et parterres de fleurs, il n'y avait pas non plus âme qui vive à cette heure avancée. Les carrés noirs des dalles en contrebas luisaient d'un éclat huileux, reflétant les feux de deux réverbères à gaz. Il régnait sur cette place une immobilité sépulcrale.

Tout à coup, l'un des équipages stationnant dans l'allée latérale s'ébranla. Rythmant leur progression par le martèlement sonore de leurs fers sur les pavés, les chevaux firent émerger un élégant carrosse aux grandes fenêtres devant le théâtre. Sous ses roues, l'eau noire s'anima et se bariola de dizaines de petits feux

éparpillés. Nevelskoï dévala l'escalier ventre à terre. Débouchant sur les dalles mouillées, il finit par dérapier au bout de quelques mètres, mais l'habitude de conserver son équilibre même sur un pont détrempé le tira de ce mauvais pas. Il glissa sur les dalles à la manière d'un patineur, les bras écartés, comme s'il s'apprêtait à s'envoler, et bondit sur l'arrière-train du carrosse. Personne à l'intérieur. S'en étant assuré d'un coup d'œil par le fenestron percé à l'arrière de la voiture, Nevelskoï, dépité, sauta sur les pavés humides qui débutaient au bord de la place du théâtre. Son pied atterrit dans un interstice entre deux grosses pierres, se tordit, et il tomba maladroitement sur le flanc, se cognant le coude avec violence.

Des dizaines de milliers d'années plus tôt, le morceau de granite ébréché qui avait joué un mauvais tour au marin russe était du magma basaltique en fusion, jailli en surface dans la région de l'actuel Porto. Le magma s'était ensuite cristallisé, ses minéraux s'étaient enrichis de silicium, potassium, sodium, en résultat de quoi s'étaient formées de splendides falaises granitiques. Elles se dressèrent dans le nord du Portugal avec une majesté impavide jusqu'à ce que la crasse indémodable des rues de sa ville ne tapât sur les nerfs de l'heureux roi Manuel I^{er} : il rendit un décret obligeant toute personne arrivant à Lisbonne en provenance de Porto à y apporter un beau morceau de granite. Ceux qui ne prenaient pas la peine de récupérer une pierre en chemin payaient une amende au Trésor de la Ville. Cet argent permit l'embauche de tailleurs de pierres qui pavèrent les premières rues. Parmi les ouvriers, il y eut celui qui se chargea de la chaussée entre l'actuel théâtre São Carlos et le port. La veille de l'anniversaire du roi, il se dépêcha fort parce que c'était justement sur son tronçon qu'on devait faire passer le rhinocéros offert à la Couronne par le grand Afonso de Albuquerque. Aucune éclaboussure de boue projetée par les pattes pesantes du monstre exotique ne devait faire injure au roi. La hâte dans laquelle l'ouvrier dut travailler ainsi que les admonestations incessantes dont il avait été l'objet conduisirent à ce que l'un des morceaux de granite se fendit sous un coup de son gigantesque marteau. Le malchanceux fut chassé, sans avoir ni reçu le moindre réal en rétribution de son travail ni entrevu la « licorne » sur laquelle on jasant dans toute la ville, et l'officier russe, qui avait malencontreusement bondi de l'arrière-train d'un

carrosse vide, trois cents ans après la présentation rhinocérianne, se blessa au pied droit dans ce même interstice.

Si cet incident ne s'était pas produit, l'histoire de la Russie, de l'Europe et, partant, du reste du monde aurait suivi un autre cours que celui qui se détermina au milieu du XIX^e siècle. La chute fâcheuse du lieutenant de la Marine impériale russe sur le pavé lisboète à la fin d'une soirée d'avril 1846 eut les conséquences les plus importantes. Si Nevelskoï avait réussi à rester sur ses pieds, l'Amérique, si ça se trouve, n'aurait pas obtenu ses territoires du Nord-Ouest, ou les aurait obtenus bien plus tard, et il n'y aurait alors eu aucune « ruée vers l'or », ni sur le Klondike ni en Alaska, ce qui, par la suite, n'aurait pas conduit à un développement galopant de cette région et à un renforcement sensible de la présence militaire américaine dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique. Possiblement, le servage n'aurait pas été aboli en Russie, en 1861, et possiblement, l'Extrême-Orient – de la frontière chinoise, au sud, à Okhotsk, au nord – se serait retrouvé sous contrôle de la Compagnie britannique des Indes orientales à peu près sur les mêmes bases que Hong Kong et Singapour. Ni Vladivostok ni Khabarovsk ne seraient apparues sur les cartes géographiques. La fourrure extrême-orientale, l'or et le charbon de Sakhaline auraient définitivement conféré à la Grande-Bretagne le statut de leader économique mondial, et il est bien évident alors que le XX^e siècle se serait lui aussi déroulé différemment.

Mais à cause d'un morceau de granite ébréché, Nevelskoï ne réussit pas à rester sur ses pieds, en vertu de quoi le fils insouciant de Nicolas I^{er} resta finalement en vie, ce qui lui permit par la suite de prendre une part active à la cession de l'Alaska aux États-Unis d'Amérique du Nord, à la réforme qui abolit le servage et également de façon indirecte, c'est-à-dire du fait d'avoir eu la vie sauve précisément grâce au lieutenant Nevelskoï, à la conquête de l'Extrême-Orient russe. Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? Il n'appartient pas aux hommes d'en juger. Le jugement humain est brouillé par les parasites que constituent l'avidité, la vanité et une peur inévitable face à la brièveté de la vie. Les choses se déroulèrent comme elles se déroulèrent et comme, manifestement, elles devaient se dérouler.

1. Nicolas I^{er} (Nikolaï Pavlovitch) (1796-1855), empereur autocrate, fils de Paul I^{er} et de Maria Fiodorovna. (*N. d. T.*)

En heurtant le pavé, Nevelskoï geignit de douleur, puis attrapa son pied et ne se releva pas immédiatement de la chaussée. Ces minutes suffirent à ce que l'équipage, après s'être éloigné de lui en direction du port, roulât jusqu'à une arche située à une centaine de mètres et s'arrêtât à côté d'elle. Une silhouette féminine enveloppée dans un manteau se faufila hors de la pénombre de l'arche jusqu'à la portière du carrosse. Malgré ce pardessus plutôt informe, Nevelskoï identifia avec certitude l'inconnue à laquelle Konstantin s'était attaché. Nulle crinoline ne bouffait sous ce manteau. Or la seule dame sans crinoline croisée par Nevelskoï ce jour-là n'était autre que l'amazone berbère du théâtre. S'il avait bondi avec plus de succès et s'était aussitôt éloigné de son point d'atterrissage, elle s'en serait allée ni vue ni connue.

Surmontant la douleur de son entorse, le lieutenant finit par se relever du pavé et, clopin-clopant, se dirigea aussi vite qu'il put vers l'arche d'où était déjà reparti l'équipage emmenant la tentatrice. Nevelskoï s'arrêta dans une cour plongée dans le silence et l'obscurité totale. Il n'était pas facile de déterminer par laquelle de ces portes le grand-duc avait pu entrer.

— Konstantin Nikolaïevitch, appela-t-il à voix basse, pour le cas où. Votre Altesse...

Une silhouette se détacha d'un arbre immense, tout au fond de la cour.

— Guennadi Ivanovitch? Mais qu'est-ce que vous faites ici? Retournez au navire. Je rentrerai plus tard.

— Dieu merci..., soupira Nevelskoï, avant de vaciller.

— Que vous arrive-t-il? s'enquit Konstantin en le rattrapant par le bras.

— Rien, des broutilles... Vous devez quitter ces lieux sur-le-champ.

— Non, non... (Le grand-duc secoua la tête et recula sous le couvert de l'arbre, comme s'il cherchait à s'y dissimuler de son importun précepteur.) Je ne peux pas. On ne va pas tarder à m'ouvrir une porte.

— Quelle porte, Konstantin Nikolaïevitch? Il n'y a pas la moindre porte.

— Celle-ci! insista le jeune homme en désignant un encadrement de pierres grossières. Elle m'a indiqué qu'elle entrerait par

la porte principale et m'ouvrirait l'entrée de service. Afin que son père ne me remarque pas.

Nevelskoï pénétra dans l'ombre de l'arbre. Il ne distinguait pas le visage de son pupille, mais entendait sa respiration affolée.

— Je ne bougerai pas de là, Guennadi Ivanovitch. Ne songez même pas à m'en prier.

— Elle ne vous ouvrira pas.

Le jeune homme se camouffa un peu plus encore.

— Comment le savez-vous ?

— Elle est partie. Un équipage l'attendait dans la rue.

Le grand-duc se tut quelques instants, puis se résolut finalement à s'en assurer.

— Vous me dites la vérité ? Ou bien vous craignez le vice-amiral Lütke ?

— Je le crains. Mais elle est partie. Je viens moi-même de la voir. Il vous faut quitter cet endroit sans délai.

Les pas de plusieurs personnes se firent entendre dans son dos. Venant de la rue, des hommes très déterminés, à en juger par le bruit, s'étaient engagés sous l'arche.

DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2021

ISBN : 9782940628957

LA ROSE DES VENTS